



## Perspectives chinoises

2011/3 | 2011  
La médecine chinoise

---

### Philippe Paquet, Madame Chiang Kai-shek – Un siècle d’histoire de la Chine

Paris, Gallimard, 2010, 776 p. + 35 pages d’illustrations.

David Bartel

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6042>  
ISSN : 1996-4609

#### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

#### Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2011  
Pagination : 99-100  
ISBN : 979-10-91019-00-2  
ISSN : 1021-9013

#### Référence électronique

David Bartel, « Philippe Paquet, Madame Chiang Kai-shek – Un siècle d’histoire de la Chine », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2011/3 | 2011, mis en ligne le 30 septembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/6042>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Philippe Paquet, Madame Chiang Kai-shek – Un siècle d'histoire de la Chine

Paris, Gallimard, 2010, 776 p. + 35 pages d'illustrations.

David Bartel

---

1

Il faut, avec Simon Leys qui en rédige la préface, saluer l'arrivée de cet ouvrage monumental (p. 16) – près de 700 pages – sur la vie et la longue carrière de Soong Mayling<sup>1</sup>, la cadette des trois sœurs Soong et sans aucun doute une des femmes les plus influentes et controversées du xx<sup>e</sup> siècle. En racontant la vie de cette grande figure, l'auteur nous offre un portrait particulièrement bien documenté d'une époque complexe et souvent brutale – celle de la construction de la première république d'Asie – en insufflant une dimension dramatique à la hauteur de l'épopée dont il s'est emparé. Le sinologue Philippe Paquet utilise aussi ici la vie de l'épouse de Chiang Kai-shek pour nous offrir une perspective inédite sur quelques grands événements qui ont marqué l'ascension puis le progressif isolement de ce que l'on appelait à l'époque la « Chine libre ». La masse de documents traités par le journaliste et écrivain belge est impressionnante, et le recours à de nombreux entretiens avec des témoins de l'histoire, à



Taiwan, en Chine et aux États-Unis, ainsi que sa connaissance parfaite des écrits sur le sujet permettent à l'auteur de proposer une approche non-partisane, chose assez rare à propos d'un personnage jugé autant comme une femme de conviction « courageuse, opiniâtre et rusée » que comme une *prima donna* « égoïste, mesquine et capricieuse » (p. 253). Ainsi, il arrive à donner d'une héroïne disputée un portrait subtil d'où ne s'échappent pas les ambiguïtés, les failles et les doutes d'une femme confrontée à la guerre, au pouvoir et à la possible disparition d'un pays auquel elle a décidé de consacrer sa vie. Dans la difficulté propre à l'exercice biographique d'aller et venir entre grande et petite histoire, l'auteur réussit cependant, tout en dressant un portrait aussi exhaustif que possible, à ne pas réduire la part de légende et de mystère qui entoure encore ce personnage unique dont la vie court sur trois siècles.

2

Mayling est née dans une famille de commerçants prospères dont la réussite réside d'abord dans l'ambition du père, Charlie Soong qui, né à Hainan, personnalise bien la réussite d'une diaspora précoce et ambitieuse. Philippe Paquet insiste sur la carrière de ce père qui a très vite compris l'intérêt qu'il y avait à fréquenter des écoles évangélistes qui ont à cœur de recruter et de former des jeunes missionnaires qui iront prêcher la bonne parole dans les missions chinoises. On dit que la fortune du clan Soong s'est construite une main sur la Bible (p. 42). Moyen idéal d'intégration, l'Église méthodiste – dont les rites de conversion sont très simples – sera pour Charlie Soong la clef d'une ouverture sur l'Amérique dont profiteront tous ses enfants (p. 34). Une solide conscience des relations personnelles et un nez assez peu scrupuleux pour les affaires feront le reste.

3

Mayling passe son adolescence dans des établissements religieux aux États-Unis. Ces écoles élitistes, en plus de préparer les jeunes filles à faire un « bon mariage », sont aussi des endroits à la pointe de la modernité (p. 67) où l'on apprend aux jeunes filles de la bonne société à penser par elles-mêmes. C'est là que Mayling décida de préférer « une carrière à un mariage » (p. 87) et qu'elle apprendra à se défendre contre les deux écueils qui la poursuivront tout au long de sa carrière : être une femme en Chine et être une Asiatique en Amérique (note 3 p. 640). Peut-on parler de proto-féminisme en ce début de XX<sup>e</sup> siècle ? En tout cas, il est manifeste que Mayling joua un rôle important dans le changement du regard occidental – américain surtout – sur la femme chinoise (p. 365). Et, dans cette optique, son rôle fut déterminant dans l'abolition des lois d'exclusion (*Exclusion Acts*)<sup>2</sup> qui visaient ses compatriotes immigrés aux États-Unis (p. 363). En donnant pour la première fois aux Américains une vision moderne – chrétienne, éduquée... et anglophone – de la Chine et des Chinois(es), Mayling joua une part non négligeable dans l'évolution du regard occidental sur un pays encore globalement mal considéré.

4

Le vrai début de la carrière politique du clan Soong commence avec le mariage de la sœur aînée de Mayling, Ching-Ling<sup>3</sup>, avec le Dr Sun Yat-sen le 25 octobre 1915. Ensuite la montée en puissance de Chiang Kai-shek au sein du Kuomintang explique très bien comment l'union de Mayling et Chiang – le 1<sup>er</sup> décembre 1927 – répond aux attentes réciproques des deux époux. L'auteur montre parfaitement l'ambivalence d'une union nécessaire aux ambitions respectives des deux époux dans laquelle s'installe assez vite un amour respectueux, au grand dam des aventures extraconjugales que la légende leur prête encore. Quoi qu'il en soit, Mayling resta toujours extrêmement lucide sur son besoin de reconnaissance en tant que femme, non d'épouse (p. 168). Et l'intérêt du livre

est de donner toutes les informations disponibles sans trancher définitivement. Pour Philippe Paquet, il ne s'agit pas de faire des révélations, mais d'offrir aux lecteurs ce que l'on peut savoir – ou pas – sur des moments polémiques de la vie de Mayling qui nourrissent encore aujourd'hui les approches les moins objectives et les tentatives de biographie plus glamour<sup>4</sup>.

5

Ce qui est certain, c'est qu'en épousant Chiang Kai-shek, elle offre à un militaire qui aurait pu rester un « maître de guerre » taciturne et ascétique les éléments qui en feront bientôt le représentant crédible d'une possible Chine « chrétienne, capitaliste et démocratique » contre son anti-modèle « athée, communiste et totalitaire » (p. 681). En effet, en épousant le Généralissime, Mayling lui apporte la légitimité politique et idéologique d'un allié de Sun Yat-sen. Elle lui ouvre les coffres de la famille Soong et lui assure la confiance de la bourgeoisie d'affaire, essentielle dans la lutte à mort engagée contre les communistes. Enfin, via les réseaux religieux, elle l'introduit dans une communauté internationale qui jouera un rôle clef dans l'octroi du soutien des puissances étrangères (p. 681). Mayling fait de Chiang un homme politique crédible, rien de moins !

6

Les longs développements sur le lobbying intense de la première dame dans les sphères diplomatiques pendant la Seconde Guerre mondiale apportent des éléments clefs sur son action pour la reconnaissance du statut international d'une Chine encore faible, militairement et économiquement, et encore partiellement colonisée (p. 395). De la Conférence du Caire (p. 404) à l'obtention du siège chinois au Comité permanent du Conseil de sécurité de l'ONU (p. 438), la victoire symbolique qui installe la Chine pour la première fois aux côtés des grandes puissances doit beaucoup aux talents et à la pugnacité de Mayling<sup>5</sup>.

7

Le livre rappelle encore comment la guerre de Corée va remettre l'île nationaliste au cœur du dispositif stratégique américain en Asie (p. 499). Les liens qui à partir de là vont unir Taiwan aux États-Unis sont d'une nature complexe. Les deux pays font preuve d'un anticommunisme qui cheville leur relation et qui rétrospectivement semble toucher les limites de l'absurdité. Le livre montre ensuite très bien comment, après 1949, retiré à Formose, le couple présidentiel va progressivement se fermer dans une cécité anachronique totalement déconnectée des réalités des évolutions du monde contemporain. Pendant que le Généralissime demande à Washington de lui procurer rien moins que l'arme nucléaire (p. 542), la première dame continue à vendre la « Chine libre » dans des discours à la préciosité déplacée dont la saveur parfois ésotérique confirme l'enfermement du couple dans un mythe du « retour » sur le Continent dont l'absurdité n'échappe plus qu'à eux-mêmes (p. 583).

8

Enfin, la dernière partie du livre présente un intérêt particulier pour tous ceux que la démocratisation taïwanaise intéresse. Autour du décès de la première dame en 2003, le livre explique précisément la complexité du lien qui unit les Taïwanais aux personnages de Chiang et de Mayling et qui fait que Chen Shuibian, victime de la dictature, président né dans la lutte contre la politique sino-centrée du Kuomintang, soit allé rendre hommage et prononcer l'éloge funèbre de la « très respectée Mayling Soong » (p. 674). Paradoxalement, à l'heure de la « dé-Chiang-isation » à Taiwan (p. 659), le rôle du Généralissime est réévalué positivement à Pékin pour son action dans la résistance au

Japon, et on loue désormais le rôle de Mayling dans la mobilisation de la communauté internationale pendant la guerre, ainsi que son inébranlable soutien à l'unité chinoise, pierre angulaire du gouvernement de Pékin. Mayling devient ainsi l'alliée objective d'un régime qu'elle a constamment honni (p. 660). Si son décès est pour la presse indépendantiste de l'île l'occasion de cracher son venin pour se réjouir du terme d'une dynastie Chiang corrompue et « profondément féodale », ce type de pamphlet reste l'exception. Et le monde entier souligna la complexité et l'ambiguïté de l'ancienne première dame (p. 671).

9

Avant de conclure, il faut souligner que l'ouvrage de Phillippe Paquet, outre son propos, soulève quelques points d'historiographie contemporaine qu'il nous semble important de relever ici et qui mériteront d'être développés ailleurs. D'abord, le livre participe d'un mouvement récent qui tend à réévaluer le rôle des armées du Kuomintang dans la résistance aux Japonais entre 1937 et 1945. En effet, l'historiographie communiste avait bien vite enterré les hauts faits imputables aux soldats nationalistes. C'est le cas de la bataille de Tai'ezhuang, sur le Grand canal en avril 1938 que l'auteur considère comme une bataille emblématique de la Seconde Guerre mondiale, au même titre que Stalingrad ou Dunkerque (note 5 p. 264). Ensuite, le livre revient rapidement – car ce n'est pas son propos – sur la disparition d'une certaine expertise américaine des affaires chinoises dans les persécutions maccarthistes du milieu des années 1950 (p. 537). Condamnés pour de supposées sympathies avec le nouveau régime communiste au milieu des années 1950, ceux que l'on nomme les « old China hands » – Owen Lattimore, John Stewart Service, John Carter Vincent ou John Paton Davies – méritent d'être redécouverts. Dès le début des années 1940, ces hommes avaient compris que le régime nationaliste ne tiendrait pas contre les communistes. Une expertise qui allait manquer aux Américains au moment de renouer des liens avec la République populaire (p. 499)<sup>6</sup>.

10

Pour conclure, on peut aussi dire que ce livre raconte le siècle et ses personnages. On y croise Jacques Guillermez, Lucien Bodard ou l'incroyable aventure des « Tigres volants » de Gregory « Pappy » Boyington (p. 325) entre le vacarme des batailles, les lumières tamisées des mondanités et les trahisons de la *realpolitik*. Un livre brillant qui ajoute encore une pierre à l'édifice de la sinologie belge francophone. Et s'il s'arrête parfois un peu longuement sur les problèmes de santé de la fragile Mayling, le livre pose à son avantage une question centrale de l'érudition académique, celle de son accessibilité au plus grand nombre.

---

## NOTES

1. Ou Song Meiling (宋美齡), appelée aussi Madame Chiang Kai-shek, ou simplement Madame. Elle utilisera aussi communément la version occidentalisée de son nom : Mayling Soong. Cette dernière version est préférée par l'auteur dans le livre. C'était celle que Mayling utilisait, à l'exclusion de toute autre (p. 23).

2. Série de lois qui interdisait l'immigration des ressortissants chinois et surtout leur accès à la citoyenneté depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et qui fut abolie par Franklin D. Roosevelt le 17 décembre 1943 (*Magnusson Act*), suite au séjour de Mayling.
  3. Pour les autres noms de la famille Soong comme pour les noms associés au régime nationaliste et à Taiwan, l'auteur se conforme à l'usage établi (p. 23).
  4. À ce titre, les quelques pages consacrées à la supposée relation avec Wendell Willkie sont exemplaires d'un méticuleux travail de recherche qui met fin au ouï-dire et aux spéculations (p. 338-343). La biographie écrite par Hannah Pakula en 2009, par exemple, est vertement critiquée pour ses erreurs et... sa longueur.
  5. En novembre 1943 se tient dans la capitale égyptienne une réunion qui doit décider du sort du Japon après le conflit. Mayling y a imposé son mari, qui siège désormais entre le président américain Franklin D. Roosevelt et le Premier ministre britannique Winston Churchill. Si la victoire est d'ordre symbolique, elle n'en est pas moins remarquable.
  6. Outre le classique d'Ely Jacques Kahn, *China hands: America's Foreign Service Officers and what befell them* (Viking, 1975), le début des années 2000 a vu paraître plusieurs publications : *China Hands: Nine Decades of Adventure, Espionage and Diplomacy in Asia* (James R. Lilley, Public Affairs, 2005) ou plus récemment *Honorable Survivor: Mao's China, McCarthy's America, and the persecution of John S. Service* (Lynne Joiner, Naval Institute Press, 2009).
- 

## AUTEUR

DAVID BARTEL

Doctorant au CECMC (EHESS, Paris) et chercheur associé au CEFC.